



L'annuaire du Collège de France

Cours et travaux

119 | 2022

Annuaire du Collège de France 2018-2019

Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle

Patrick Boucheron



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/annuaire-cdf/17187>

DOI : 10.4000/annuaire-cdf.17187

ISBN : 978-2-7226-0598-5

ISSN : 2109-9227

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 28 février 2022

Pagination : 353-362

ISBN : 978-2-7226-0591-6

ISSN : 0069-5580

Référence électronique

Patrick Boucheron, « Histoire des pouvoirs en Europe occidentale, XIII^e-XVI^e siècle », *L'annuaire du Collège de France* [En ligne], 119 | 2022, mis en ligne le 01 mars 2022, consulté le 22 août 2022. URL : <http://journals.openedition.org/annuaire-cdf/17187> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/annuaire-cdf.17187>

Tous droits réservés

HISTOIRE DES POUVOIRS EN EUROPE OCCIDENTALE, XIII^e-XVI^e SIÈCLE

Patrick BOUCHERON
Professeur au Collège de France

Mots-clés : Histoire, Moyen Âge, pouvoir, communauté, expérience, rituel, espace, utopie

La série de cours « Les inventions du politique : expérimentations médiévales » est disponible, en audio et/ou en vidéo, sur le site internet du Collège de France (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/course-2018-2019.htm>), ainsi que le séminaire « Faute de mots : recherches sur l'histoire empêchée » (<https://www.college-de-france.fr/site/patrick-boucheron/seminar-2018-2019.htm>).

ENSEIGNEMENT

COURS – LES INVENTIONS DU POLITIQUE : EXPÉRIMENTATIONS MÉDIÉVALES

Introduction

Toujours dans la visée d'une généalogie du gouvernement des modernes, le cours de cette année a tenté une histoire – elle-même expérimentale – des expérimentations médiévales, c'est-à-dire de la capacité sociale à inventer du politique. Il poursuivait et formalisait les deux années précédentes (2016-2017 et 2017-2018) de séminaire sur l'expérience communale, deux années organisées en diptyque dont le premier volet était général et historiographique, et le second, intitulé « la vie civique », était consacré à la cité communale italienne, envisagée comme une accentuation et non comme une exception dans le mouvement général de l'expérience communale européenne. Or toute accentuation historique est aussi une forme d'anticipation – et l'on peut d'ailleurs anticiper le fait que le cours de cette année se poursuivra, en

2019-2020, par une focalisation sur le cas de l'Italie communale et post-communale (comme ce fut le cas des deux années de cours sur les fictions politiques).

L'ambition est de risquer une théorie générale, non pas du système des pouvoirs médiévaux, mais de son inventivité politique – et ce à partir justement des conditions de sa réactualisation contemporaine. Autrement dit, il s'agit moins de chroniquer les constructions institutionnelles que de cartographier les situations d'émergence du politique – là où on ne l'attend pas nécessairement, là où il ne s'énonce pas bruyamment. Cherchant des régularités davantage que des règles, défendant un style d'enquête plutôt qu'une méthode, on se propose ici de se demander si une grammaire générative des possibles du politique au Moyen Âge est envisageable.

Cours 1 – Pourquoi des médiévistes ?

8 janvier 2019

Le cours commence par une évocation de sa « situation » dans le déroulement des enseignements (cours et séminaires) depuis 2016 en revenant sur la valeur euristique de la notion d'expérience. On l'envisage ici dans son rapport à l'*agency*, selon une dialectique historique pensée par Edward Thompson (« Les hommes agissent, font l'expérience, pensent et agissent à nouveau »). Mais à partir de quel passé ? Entre le passé de référence gréco-romain (dont l'anthropologie historique permet de distinguer ici le politique de la politique) et le « plus actuel passé » des Lumières, on s'interroge sur l'efficace théorique du passé médiéval. Et ce à partir d'une étude de cas : l'analyse par Ernst Kantorowicz des acclamations liturgiques du culte royal, objet apparemment inactuel mais qui retrouve au moment où il écrit son livre (*Laudes Regiae. Une étude des acclamations liturgiques et du culte souverain au Moyen Âge*, 1946, trad. franç., Paris, 2004) une bruyante actualité politique, obligeant l'historien à s'interroger sur « les dangers inhérents à la profession d'exhumer le passé ». L'analyse que l'on se propose alors, à partir de la relecture de cette enquête érudite, vise la genèse liturgique du gouvernement des modernes. Elle permet aussi de découper un passé disponible dans la période médiévale, très au large : depuis le nouage carolingien dans les années 780 entre royauté davidique et liturgisation du pouvoir séculier jusqu'aux trois fins possibles des louanges royales (avec Richard II en 1377, avec Charles-Quint en 1530, avec Charles de Habsbourg en 1918), qui représentent aussi trois fins possibles pour le Moyen Âge.

Cours 2 – Anatomie de la gloire

15 janvier 2019

L'insistance des laudes est-elle un archaïsme ? Dès le début du XIII^e siècle, les louanges royales renvoient à une matrice théologico-politique qui n'a plus cours, puisqu'elle confond le règne et le sacerdoce. On se propose ici d'appeler gloire, à la suite des analyses de Giorgio Agamben, ce seuil d'indistinction entre le juridique et le religieux où se mêlent liturgie, cérémonies, insignes, acclamations. Bien loin de ne désigner qu'une antériorité chronologique dans l'histoire des pouvoirs, la gloire reste toujours active dès lors que le pouvoir reste cet « objet digne d'acclamations » pensé par Pierre Legendre – et voici pourquoi le Moyen Âge peut énoncer « la vérité anthropologique de la modernité européenne ». Si le mystère de l'office est celui de son efficacité, c'est bien cette énigme liturgique qu'il s'agit de cerner par des fictions

politiques. Épreuve cruciale du conflit entre empire et papauté, la pénitence de Canossa (1077) se prête alors à ce type d'analyse historiographique. On en propose ici une relecture à partir des querelles mémorielles et des conflits d'interprétation (suivant notamment les propositions de Johannes Fried). Ritualisation d'une négociation préalable au filtre de la théorisation carolingienne d'un triomphe chrétien de l'humilité, Canossa vaut aussi, ainsi que l'a montré Stefan Weinfurter, comme expérience du désenchantement.

Cours 3 – Les conditions religieuses de l'expérience politique

22 janvier 2018

Si la pénitence de Canossa donne à voir le moment où l'humilité chrétienne se renverse en spectacle de gloire, quelle fut la disponibilité politique de son souvenir au temps du « chiasme grégorien » ? Dans cet échange entre sacralité et souveraineté se joue la possibilité d'une expérience politique, ou plutôt la possibilité qu'il y ait des expériences – une histoire *des* pouvoirs et pas seulement de la domination de l'*ecclesia*, exaltée par une certaine historiographie. On revient ici sur ce que Pierre Toubert a appelé « l'expérience décisive du mouvement grégorien », en tentant d'en mesurer la productivité à la lumière des analyses récentes (par Florian Mazel notamment). En légitimant l'idée de nouveauté, les réformateurs valorisent les expériences singulières, portant notamment sur les genres de la vie religieuse. Suivant les analyses de Jacques Dalarun, on reprend dans cette perspective le dossier de la congrégation érémitique de Grandmont, envisagé dans sa dichotomie documentaire (*Livre des sentences* et règle). On s'attache en particulier aux modalités d'élection du prieur et de construction du consentement, pointant dans le *presque tous* (« à ces mots, presque tous dirent d'une voix unanime... ») une forme d'invention du politique, la communauté monastique pensant la société depuis son extérieur.

Cours 4 – Inventer dans les ruines du passé

29 janvier 2019

Comment fonder une société politique chrétienne dès lors que le bois de la croix est, selon la belle formule de Jacques Dalarun, « la charpente et l'écharde des sociétés médiévales » ? Le cours pose la question à partir de la mise à l'épreuve du christianisme par les missionnaires jésuites au Japon au XVII^e siècle. Mais il s'agit surtout de proposer, à partir de l'expérience politique de Grandmont, une grammaire de l'expérimentation politique qui peut se décliner en huit règles de base. Toute expérimentation politique est une expérience existentielle (1) et le lien qu'elle instaure est de répétition et non de fondation (2). Pour aiguïser le sens de la communauté (3), on construit le consensus en isolant la *pars minor* (4) : tel est le lien de division (5) qui caractérise les expérimentations médiévales. Or, pour que durent les institutions (6), il faut tenir compte à la fois de la réversibilité des expériences politiques (7) et de leur capacité à changer d'échelle pour constituer une utopie plausible (8). C'est sur cette notion de scalabilité, pensée depuis les propositions d'Anna Tsing, que s'achève provisoirement le cours, déplaçant l'interrogation de l'anthropologue du contemporain sur les « bords broussailleux des ruines du capitalisme » vers le dilemme médiéval face aux ruines de l'Empire romain.

Cours 5 – Un renversement archéologique : l'invention de Cola di Rienzo

5 février 2019

Pour Brunelleschi comme pour Le Pogge au XV^e siècle, l'invention dans les ruines du passé fut d'abord une expérience urbaine. Mais un siècle auparavant, Cola di Rienzo fut déjà ce piéton accablé dans l'*Urbs fracta*, face à la violence sociale des *barones urbis*. À partir notamment du témoignage de l'*Anonimo romano*, le cours restitue l'expérience historique du notaire romain dans sa dimension politique (comment « organiser le peuple » ?), urbaine (comment déchiffrer les reproches que nous font les ruines de la grandeur ?) et idéologique (quel miroir de Rome le tribun peut-il opposer à ses concitoyens ?). Parole désarmante, le verbe de Cola se renverse en harangue tyrannique – « alors le tribun commença à se faire haïr », lit-on dans la *Cronica* de l'anonyme romain. En tentant de nouer les notions de renversement, de profanation et de lisibilité, l'analyse aborde la question de l'anachronisme et du *reenactment* : peut-on rejouer l'histoire ? Telle est la question que pose tragiquement l'aventure politique de Cola di Rienzo.

Cours 6 – L'expérimentation rituelle

12 février 2019

En jouant l'entrée du Christ à Jérusalem, le rituel de la première entrée épiscopale conjugue donc *reenactment* et *adventus* – mais on ne doit pas croire pour autant que, lorsqu'il est saisi par le pouvoir politique, ce rituel de l'entrée ne sert qu'à exalter la personne du souverain ; bien au contraire, le cas de Louis XI et de ses entrées escamotées trahit le fait que le rituel peut aussi tester les limites et les contradictions du pouvoir. Mettant à distance l'inévitable téléologie de l'école cérémonialiste, la séance s'interroge sur la possibilité d'une expérimentation rituelle, notamment à partir d'une analyse de la dédition des bourgeois de Calais en 1347. Retrouvant, avec Jean-Marie Moeglin, la tradition de l'amende honorable, et donc les traces de l'humiliation souveraine, derrière les incohérences du discours de Froissart, on suggère donc que ce sont les ratés du rituel qui font les événements politiques. Telles sont les conditions de l'expérimentation rituelle, puisqu'il appartient au rituel de se nier comme tel, ouvrant donc la possibilité même de son renversement.

Cours 7 – De l'art politique d'espacer le temps

19 février 2019

Comparant les entrées esquivées de Louis XI (notamment à Abbeville le 27 septembre 1436, où le travestissement provoque un dévoiement du *regimen*) aux entrées loupées de Charles le Téméraire (notamment à Gand le 26 juin 1467, où le peuple se rassemble à la fois pour occuper l'espace, exposer sa vulnérabilité et instaurer le politique), on reprend ce motif politique du renversement qui guide toute la réflexion du cours : renversement théologique de la gloire, renversement politique des expériences monastiques, renversement humaniste qui profane le passé pour restaurer sa lisibilité. Mais c'est pour suggérer un tournant dans le programme que l'on se donne désormais : il vise moins une phénoménologie des embrasements qu'une théorie des emplacements. Celle-ci se propose de ressaisir les acquis récents de la recherche en histoire médiévale sur la spatialisation de la domination, les communautés et le fait d'habiter à partir de la notion foucauldienne d'hétérotopie, utopie réaliste, ou en tous cas située.

Cours 8 – Les échappées belles : l'aventure politique au loin

12 mars 2019

L'espace de la place (pas seulement de la place publique, mais bien de l'emplacement politique) est ce lieu où l'on s'expose à la visibilité, à la mixité, à un mélange qui n'est pas une mêlée. En s'inspirant de la réflexion théorique sur la *dislocation* en architecture (depuis notamment les travaux de Benoît Goetz), la séance propose de penser en même temps – et toujours à partir d'exemples médiévaux sur l'invention des communautés – le fait d'habiter avec le potentiel de fiction. L'exemple développé est celui des communautés dispersives de l'expansion scandinave, et de l'utopie politique de l'Islande médiévale (selon les travaux de Jesse Byock) où l'économie de la pénurie provoque une faim de récits. De là une réflexion sur l'insularité et le rêve politique, à partir notamment des utopies corsaires à l'époque moderne, pour penser les « espaces autres » entre distance et reconnaissance.

Cours 9 – Fuir la communauté

19 mars 2019

Reprenant la question du droit d'exil dans la Normandie ducale et la « capacité de la société normande du XI^e siècle à produire des individus et des groupes qui se détachent de l'ensemble » (David Bates), le cours se donne désormais pour objectif d'expérimenter l'hypothèse suivante : la relative robustesse de la domination dans les sociétés médiévales résiderait moins dans la compacité contraignante de l'encadrement des hommes que dans leur capacité de s'en extraire. À travers l'exemple de l'Orient latin considérée comme *colonia nova Christianitatis* (Guibert de Nogent), mais aussi en pensant les logiques médiévales de l'*exceptio*, on tente de reprendre la question de la consistance politique et spatiale des communautés d'habitants – toujours en prenant au sérieux, comme nous y invitent les travaux dirigés par Joseph Morsel, le « fait d'habiter ». Et ce pour tester la capacité des populations médiévales à fuir la communauté pour faire commune à nouveau.

Cours 10 – Les possibles du politique

26 mars 2019

Fuir la communauté n'est pas seulement laisser les vivants, mais quitter les morts ; comment alors « faire mourir les morts », selon l'expression de Marcel Détiéne, sinon en racontant le récit des origines ? En s'inspirant à la fois des analyses de Florence Dupont sur l'*origo* des Romains et de celles de Claudia Moatti sur leur *res publica* envisagée comme « aptitude sociale à l'imagination politique, à l'altérité comme à l'altération », la séance reprend à nouveau frais la question fort classique de la reprise du mythe des origines troyennes dans les récits de fondation des peuples européens. Au-delà du « mythe d'anoblissement collectif » (Colette Beaune), cette référence à l'aventure d'Énée exprime peut-être la tentation d'un modèle hétérochtone de légitimation des pouvoirs. Cela permet de formuler une seconde hypothèse générale rapportée aux sociétés médiévales : le système des pouvoirs tient globalement parce qu'il rend possible, ou pensable, la possibilité d'un autre devenir politique, qu'il maintient à distance mais à vue, dans les lointains, les fictions, ou les formes hétérotypiques de communautés.

Cours 11 – Retour dans la cité

2 avril 2019

La dernière séance du cours propose un bilan provisoire d'une enquête qui s'apparente à la recherche d'une grammaire générative des possibles du politique dans les sociétés médiévales, visant, sur le modèle linguistique, à une théorie transformationnelle de la production des énoncés. En matière politique, ces énoncés sont plus divers qu'on le croit, mais obéissent à quelques règles élémentaires de transformation, à partir d'un foyer de production unique dont on a fait l'hypothèse qu'il se situait hors du champ du politique, puisque le paradoxe du christianisme médiéval confère l'autorité à ceux qui admettent l'indignité du pouvoir. En matière d'histoire des pouvoirs, si le passé est le réservoir de solutions détachées de leur problème, alors écrire l'histoire revient à reconstituer les problèmes dont les formes institutionnelles ou les pratiques politiques dont on garde la trace constituaient les solutions. Cette dernière séance le suggère à partir de l'exemple de l'expérimentation podestataire dans la décennie 1175-1185 de l'Italie communale, dans laquelle se retrouve tout ou partie des régularités évoquées dans le cours de cette année, ouvrant la possibilité d'un retour dans la cité.

SÉMINAIRE – FAUTES DE MOTS : RECHERCHES SUR L'HISTOIRE EMPÊCHÉE

Organisé avec Romain Bertrand (CNRS)

Introduction

Exercer le métier d'historien revient souvent à s'empêcher d'écrire, de penser, d'expérimenter (peut-être même d'espérer) bien des formes d'histoire. Le questionnaire s'en trouve étreint et les récits dépeuplés. Naturels ou intérieurs, bien des êtres sont ainsi relégués aux lisières de la prose historique. Il ne s'agit pas de regretter ces scrupules, et encore moins de prétendre les enfreindre de manière désinvolte ou sauvage. Sans doute sont-ils constitutifs de l'opération historiographique elle-même, qui limite ses ambitions théoriques à ce qui peut réellement se dire. Mais en a-t-il toujours été ainsi ? N'avons-nous pas abandonné en cours de route une partie de notre dictionnaire, et au-delà du lexique, une certaine ambition d'embrasser la prose du monde ? En faisant l'hypothèse que ces empêchements, nécessaires ou non, trouvent leurs raisons dans un défaut de langue, le séminaire a pris également cette année une forme expérimentale. Il ne s'agissait pas seulement de relancer le débat entre histoire et littérature au-delà du dilemme fictionnel dans lequel il risque de s'enliser. Il s'agissait d'élargir la conversation à l'anthropologie, à la psychanalyse, mais aussi à toutes les écritures du réel, par-delà nature et culture.

Séminaire 1 – Récits dépeuplés, êtres absents : sur différentes formes d'histoire à venir

Patrick Boucheron avec Romain Bertrand (CNRS), Marielle Macé (EHESS) et Philippe Artières (CNRS), le 14 mai 2019

Il est des êtres – certains ligneux, d'autres éthérés, d'autres encore tapis au creux de nos âmes – pour lesquels nous n'avons plus de mots. Ces êtres, la question n'est

pas d'y croire, mais de les écrire, ou plus précisément de les décrire : de les convoquer dans nos récits par le moyen d'un lexique et d'une syntaxe. Or, des mondes tout à la fois proches et lointains dont traite l'historien – et aussi bien l'anthropologue –, le parler souvent s'est perdu. Peut-on ressusciter certains de ces lexiques ? Avant de s'y essayer, encore faut-il les inventorier. C'est à cette tâche que s'attelle le livre de Romain BERTRAND, *Le Détail du monde. L'art perdu de la description de la nature* (2019). Après une introduction générale de ma part, la conversation s'engage sur la manière de poursuivre ce travail d'inventaire et de réinvention des possibilités d'une histoire à venir, dans les domaines du savoir les plus variés, en mobilisant notamment les notions d'attention, de composition et d'installation.

Séminaire 2 – La surface des choses : l'art oublié de la description des êtres naturels

Romain Bertrand (CNRS), Maylis de Kerangal, Marie-Noëlle Bourguet (université de Paris 7), Laurent Van Eynde (université Saint-Louis de Bruxelles), le 28 mai 2019

Si les mots désormais nous font défaut pour dire les êtres et les lieux naturels au plus près de leurs apparitions et de leurs entremêlements, il n'en a pas toujours été ainsi. Au temps de Goethe et de Humboldt, le rêve d'une « histoire naturelle » attentive à toutes les créatures, sans restriction ni distinction aucune, s'autorisait des forces combinées de la science et de la littérature pour élever la « peinture de paysage » au rang d'un savoir crucial. La galaxie et le lichen, l'enfant et le papillon voisinaient alors en paix dans un même récit ; aucun phénomène ne possédait sur les autres d'ascendant narratif. Ce n'est pas que l'homme comptait peu, c'est que tout comptait infiniment. Cet art du détail du monde – la capacité à peindre le « grand Tout » de la nature en ses moindres existences et en chacune de ses métamorphoses – se soutenait du dialogue entre science et poésie aussi bien que d'une philosophie moniste incarnée, tour à tour, par Friedrich von Schiller et Lorenz Oken. En quoi cette « philosophie de la Nature » a-t-elle donné à Goethe et à Humboldt les moyens de leurs récits, et est-il possible, aujourd'hui, de retrouver, par un travail littéraire, le souci des surfaces du monde qui était le leur ? Entre l'art de dire des romanciers d'aujourd'hui et les anciens savoirs naturalistes qu'il contribue parfois à remettre en avant, la conversation peut donc se rétablir.

Séminaire 3 – Les êtres intérieurs : ce qui converse en nous

Philippe Boutry (université Paris 1 Panthéon-Sorbonne), Stéphanie Sauget (université de Tours), Stéphane Habib (Institut des hautes études en psychanalyse/ Institut hospitalier de psychanalyse de Sainte-Anne), le 11 juin 2019

Si les rapports entre histoire et psychanalyse ont longtemps semblé empêchés, ce n'est pas seulement du fait de la méfiance spontanée des historiens face à une conception de l'inconscient freudien comme ce « tuf primordial et infantile » dont parlait Alain Besançon, faisant obstacle à toute tentative d'historicisation par sa nature même, « stable, universel, monotone ». C'est aussi par la difficulté de ses deux disciplines à prendre langue, au-delà de l'emprunt paresseux et incontrôlé d'un lexique apparemment (mais faussement) commun. Par son sujet même – l'histoire politique d'une hallucination – comme par sa forme même – le roman épistolaire

d'une rencontre impossible –, le livre que Philippe Boutry et Jacques Nassif faisaient paraître en 1985 sous le titre de *Martin l'archange* désignait ces difficultés. À partir de lui, mais bien au-delà – en abordant notamment la longue durée de ces malentendus depuis *L'Homme Moïse et la religion monothéiste* de Sigmund Freud en 1939 –, les intervenants du séminaire tentèrent d'affronter ces impasses, et les promesses paradoxales que dessinent ces impasses, non seulement pour les rapports entre histoire et psychanalyse, mais pour l'élargissement du questionnaire historique sur les êtres intérieurs.

Séminaire 4 – La composition des mondes ou le retour de Humboldt. Autour de l'œuvre de Philippe Descola

Philippe Descola (Collège de France), Étienne Anheim (EHESS), Sophie Houdard (CNRS), le 25 juin 2019

L'œuvre de Philippe Descola a provoqué, dans le champ des sciences humaines, l'une des grandes secousses théoriques de ces dernières décennies. En dénaturalisant l'idée même de nature par la mise en exergue de la pluralité des ontologies ordonnant les rapports entre humains et non-humains, partant en provincialisant le grand partage anthropocentriste constitutif de la notion européenne de « modernité », les travaux de Philippe Descola n'ont pas fait que préciser les contours de « l'anti-mythe » de nos sociétés. Dans une veine humboldtienne, ils ont ré-ouvert l'espace des possibles descriptifs en redonnant droit de cité, dans le récit de l'historien et de l'ethnologue, aux êtres qui, par le jeu des (in)différences, en avaient été bannis. L'« anthropologie de la nature » de Philippe Descola nous invite ainsi à mieux décrire, c'est-à-dire à décrire *plus* : à multiplier les présences qui agitent nos histoires – et ce non pas sous la forme d'identités figées, mais sous celle d'entités labiles qui n'ont de propriétés que celles que fugacement leurs entrelacements leur assignent. C'est dans cette perspective narrative et descriptive que l'échange entre historiens et anthropologues peut se relancer.

COURS À L'EXTÉRIEUR

Collège Belgique (Namur) : « Fonder et exclure, ou les ambiguïtés du programme communal. À propos de la *Porta Romana* de Milan (1171) »

Le 16 janvier 2019

Les bas-reliefs de la *Porta Romana* de Milan constituent un programme sculpté complexe et de grande ampleur, qui est le premier exemple connu d'art communal. Sa visée est apparemment laïque et commémorative : il s'agit de rappeler la destruction de la ville par Frédéric Barberousse en 1162, l'expulsion de ses habitants et leur retour cinq ans plus tard. En 1167, les Milanais reprenaient pied dans leur histoire et fondaient du même coup l'identité politique de leur commune dans le souvenir cuisant d'un passé récent. Mais les bas-reliefs commandés par les consuls en 1171 donnent aussi à voir une scène étrange, où saint Ambroise chasse les ariens de la ville. La cité se refonde par un geste d'exclusion. L'analyse iconographique de ce décor sculpté tente d'y déceler le jeu heurté des temporalités et des ambivalences, éclairant du même coup le programme politique de la commune lombarde à un moment décisif de son histoire.

Université de Chicago : « Après Boccace : nouvelles et fictions politiques » et « France in the world: A medievalist reflects on the “Master Narrative” »

Les 6 et 7 mai 2019

Si la critique peut être définie, selon l'expression de Michel Foucault, comme « l'art de ne pas se laisser tellement gouverner », elle passe aussi par une résistance à la puissance narrative du pouvoir, c'est-à-dire à sa capacité de mise en récit. C'est dans cette perspective qu'a été conçue une série de cours et de séminaires à l'université de Chicago : d'abord, en formulant les derniers résultats de l'enquête menée sur la *novellistica* italienne – et en particulier l'œuvre de Franco Sacchetti qui fait aujourd'hui l'objet d'un travail de réexamen philologique et critique – ; ensuite en articulant cette problématique avec celle de la remise en cause des grands récits nationaux aujourd'hui, interprétant la capacité critique de l'histoire-monde en termes de défis narratifs adressés à l'écriture de l'histoire.

RECHERCHE

La parution de *La Trace et l'Aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècle)* au début de l'année 2019, achevant une enquête personnelle de longue haleine dont les principaux résultats avaient été exposés lors du premier cours au Collège de France de 2016, a nécessité un travail intense d'ultimes vérifications érudites et de mise au point formelle qui a occupé le dernier trimestre de l'année 2018. De brefs séjours à Buenos Aires, Budapest, Athènes et Beyrouth, mais surtout deux plus longs voyages en Chine (Chengdu, Nankin, Pékin, Canton en décembre 2018) et aux États-Unis (San Francisco, New York, Boston, Providence, Chicago en février et avril 2019) occuperont également une partie de l'année, hors la période des cours et séminaires. Il s'agissait essentiellement de présenter les différentes traductions et adaptations de l'*Histoire mondiale de la France* (2017) – qui connaissait d'ailleurs un prolongement avec l'achèvement de la mission qui m'avait été confiée par le Musée national d'histoire de l'immigration, donnant lieu à la publication remaniée de notre rapport sur la réorganisation de la galerie permanente (*Faire musée d'une histoire commune*, 2019), fruit, là encore, d'une longue recherche collective –, mais aussi, plus globalement, d'une réarticulation des récits nationaux. Toutefois, les conférences et séminaires donnés aux universités de Stanford, Brown, New York, Columbia, et Chicago furent surtout l'occasion de discuter avec de nombreux collègues historiens, philosophes et littéraires des hypothèses proposées par les deux années de cours au Collège de France (2017 et 2018) consacrés aux « Fictions politiques ». Ces hypothèses ont suscité un certain intérêt aux États-Unis, au point que les éditions Other Press à New York ont lancé la traduction anglaise de ces conférences (qui resteront inédites en français). C'est au cours de ces échanges avec les collègues américains que ma recherche personnelle s'est réorientée, dans un sens qu'avait déjà conforté l'invitation au Collège de France en 2018 de Zrinka Stahuljak, professeure de littérature médiévale à l'UCLA, vers une réarticulation plus fine des rapports entre expérience et narration politiques, et ce dans le contexte d'une histoire comparée des pouvoirs. C'est à en exposer les principaux résultats, à partir de plusieurs études de cas menées dans le cadre des sociétés urbaines italiennes de la fin du Moyen Âge – avec notamment la reprise d'un chantier de recherche sur la peinture politique – que sera d'ailleurs consacré le cours de l'année 2019-2020.

PUBLICATIONS

BOUCHERON P., *La Trace et l'Aura. Vies posthumes d'Ambroise de Milan (IV^e-XVI^e siècles)*, Paris, Seuil, 2019 (traduction anglaise en cours chez Other Press, New York).

BOUCHERON P., *Machiavelli. The art of teaching people what to fear*, New York, Other Press, 2019.

BERTRAND R. et BOUCHERON P. (dir.), *Faire musée d'une histoire commune. Rapport de préfiguration de la nouvelle exposition permanente du Musée national de l'histoire de l'immigration*, Paris, Seuil/MNHI, 2019.

BOUCHERON P., « Ce qui a manqué à l'Europe », in P. BOUCHERON et al. (dir.), *Une certaine idée de l'Europe*, Paris, Flammarion, 2019, p. 11-47.

BOUCHERON P., « Corps cinglants et langages assemblés. L'espace public en puissance », *Le Visiteur*, vol. 24 (*L'espace public*), 2019, p. 7-18.

BOUCHERON P., « Les noms de Dante », in J.-B. BRENET et L. CESALLI (dir.), *Sujet libre : pour Alain de Libera*, Paris, Vrin, 2018, p. 53-58.

BOUCHERON P., « Société eucharistique et pouvoir cannibale au Moyen Âge : du jeu dans les normes ? », in C. COURTET et al. (dir.), *Le Jeu et la Règle*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 225-235.

BOUCHERON P., « Passer du je au nous », in Y. POTIN et J.-F. SIRINELLI (dir.), *Générationnaires historiques, XIX^e-XXI^e siècles*, Paris, CNRS Éditions, 2019, p. 381-388.

BOUCHERON P., « 1298, Marco Polo devise le monde », in R. BERTRAND (dir.), *L'Exploration du monde. Une autre histoire des grandes découvertes*, Paris, Seuil, 2019, p. 80-85.

BOUCHERON P., « Épilogue. Passeur, transfuge, transfrontalier : l'historien et la traversée des frontières », in F. GARNIER et A. JAMME (dir.), *Cultures fiscales en Occident du X^e au XVII^e siècle : études offertes à Denis Menjot*, Toulouse, PUM, 2019, p. 367-372.

BOUCHERON P., « La nasse, le pont : à propos du programme PAUSE », in P. CHAMOISEAU et M. LE BRIS (dir.), *Osons la fraternité ! Les écrivains aux côtés des migrants*, Paris, Philippe Rey, 2018, p. 55-64.

BOUCHERON P., « Lille : un regard souverain », in F. RAYMOND et I. WARMOES (dir.), *Le Regard souverain. Les plans-reliefs dans les collections du Palais des Beaux-Arts de Lille*, Lille, Éditions Invenit, 2019, p. 104-107.

BOUCHERON P., « Récits d'espace », introduction à C. GRATALOUP (dir.), *Atlas historique mondial*, Paris, Les Arènes-L'Histoire, 2019, p. 8-11.

BOUCHERON P., « Sartre, Saint Genet et Genet sans Sartre : quand la théorie fait écran », *Carnets de Chaminadour*, vol. 14 (*Mathieu Riboulet sur les grands chemins de Jean Genet*), 2019, p. 171-179.

BOUCHERON P., « L'art de la chute » préface à D. DAENINCKX, *Le Roman noir de l'Histoire*, Lagrasse, Verdier, 2019, p. 9-20.

BOUCHERON P., « Préface », in J.-P. DEVROEY, *La Nature et le Roi. Environnement, pouvoir et société à l'âge de Charlemagne, 740-820*, Paris, Albin Michel, 2019, p. 7-10.